

L'oeuvre de Dieu, la part du diable

Faust, Russie, 2010, 2 h 14

Anne-Christine Loranger

Number 281, November–December 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67893ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

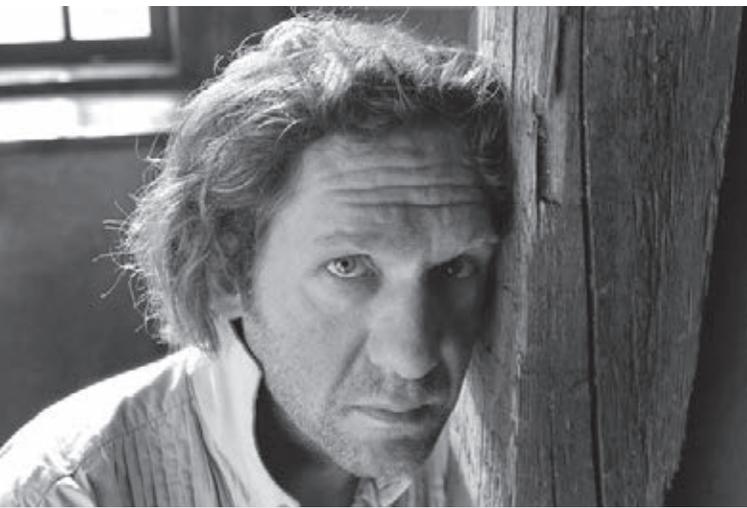
Loranger, A.-C. (2012). Review of [L'oeuvre de Dieu, la part du diable / *Faust*, Russie, 2010, 2 h 14]. *Séquences*, (281), 48–49.

Faust

L'œuvre de Dieu, la part du diable

Quatrième film d'une quadrilogie consacrée au pouvoir, **Faust** d'Alexandre Sokourov offre une perspective différente sur le chef-d'œuvre de Goethe. La Tentation, présentée sous forme de démence, n'y est pas ici celle qui corrompt la vertu d'une innocente jeune fille, mais celle qui sépare le matériel du spirituel, et l'être humain de Dieu. Après **Moloch**, **Taurus** et **Le Soleil**, consacrés à Hitler, Lénine et Hiro Hito, voilà que se dévoilent sous le pinceau du maître les visages diaboliques et divins de l'être humain.

ANNE-CHRISTINE LORANGER



Un homme fourbu de matériel

La damnation de Faust, pour Sokourov, réside dans ce détachement des choses terrestres, de l'insupportable proximité des êtres...

Le corpus de Faust est d'une telle importance dans la littérature mondiale qu'il en devient presque un personnage historique. L'écrivain romantique Wolfgang von Goethe s'est basé sur des pièces de Christopher Marlowe et Gottfried Ephraïm Lessing pour créer son œuvre, qualifiée de plus importante de toute la littérature allemande. L'influence de Faust sur l'imaginaire artistique mondial est telle qu'elle se compare à celle de *La Divine Comédie* de Dante, des pièces de Shakespeare ou de la Bible. L'œuvre de Goethe comporte deux pièces, baptisée *Faust I* (1808) et *Faust II* (1832), ainsi qu'une première version publiée presque 30 ans auparavant, *l'Urfaust*. C'est sur cet ensemble complexe que s'est basé Alexandre Sokourov pour créer son dernier film, une œuvre sans pareille, étourdissante, troublante, saisissante.

Car le Faust de Sokourov n'est pas tant celui du théâtre ou de l'opéra que celui qu'on défriche entre les lignes, qui surgit parfois à travers l'intuition d'un acteur de talent. Plus que l'intellectuel méditatif et amer, déchiré entre pensée et action de la pièce, il est un être forcené, toujours en mouvement, en quête d'ailleurs. Dès les premières images, après une descente des nuages sur un décor de montagnes digne de *Seigneur des anneaux*, on voit Faust (Johannes Zeiler) découper un cadavre, du sexe jusqu'à la pomme

d'Adam, et plonger fébrilement ses mains dans une masse glaiseuse d'organes. « Où est l'âme ? » demande-t-il à son assistant, avant de sortir rendre visite à son père, médecin populaire et bon vivant. Comme un enfant ou un angelot de Raphael, Faust s'agenouille au milieu du cabinet de son père, les yeux au ciel, le nez sur une table de soin, songeur, regardant au-delà du patient grognant de douleur qui y est étendu. Puis, il s'élançait à nouveau à travers son village, pressé, poussé, baladé, haletant, se débattant au milieu de compactes masses humaines, ridicules cafouillis de corps composés à un moment d'un cortège funèbre et d'une charrette contenant des porcs, à un autre d'un groupe de femmes riant et criant au lavoir, à un autre d'un bataillon de buveurs égrillards assemblés dans une taverne. Malmené par les corps, Faust cherche avant tout à les fuir.

La damnation de Faust, pour Sokourov, réside dans ce détachement des choses terrestres, de l'insupportable proximité des êtres, vers des hauteurs solitaires, elle tient dans la dichotomie entre esprit et matière, entre l'être humain et sa divinité. Cette dichotomie entre matière et esprit est, ironiquement, essentielle au christianisme. Jeu métaphysique de Sokourov ou déclaration de guerre ? Faust va graduellement s'élever, prendre les sentiers de forêt, gravir la montagne, se détacher des présences humaines, pour finalement se perdre au milieu d'un enfer de pierres, après avoir enterré jusqu'au diable.

Cette quête se manifeste également dans l'amour qu'éprouve Faust pour la fraîche et pure Marguerite (Isolda Dychauk). Faust commence à s'en éprendre au premier regard, alors qu'il la trouve en train de faire la lessive au milieu d'un lavoir bondé de femmes robustement charnelles. La peau d'ivoire de Marguerite, sa pureté frisant l'inconscience, sa sensualité fragile de petite fleur de montagne, tout en elle doit séduire cet homme fourbu du matériel. Dans la mesure où cet amour s'alourdira de culpabilité, Faust tuant accidentellement le frère de Marguerite, il ne pourra aboutir. Un tel sentiment, entaché de poids terrestre, serait trop pour lui. Le réalisateur nous le fait bien comprendre quand, alors qu'il tente de la déshabiller, Faust aperçoit le visage de Marguerite dans un éclat de lumière, une beauté si lumineuse, si parfaite qu'elle en devient angélique. Tout comme un mannequin en couverture de *Vogue*, Faust ne saurait aimer que l'inaccessible et immatérielle perfection. Cette même idée se répète alors qu'au bord d'un petit lac de montagne, Faust entraîne la jeune fille au fond des eaux, scène sublime où les corps emmêlés prennent peu à peu la couleur de l'eau. Le poison suivra de peu. La quête d'absolue pureté, selon Sokourov, aboutirait donc aux abysses.



Dieu a toujours besoin du diable, paraît-il. Le cinéma lui a toujours laissé la part belle. De Robert de Niro à Al Pacino, on ne compte plus les grandes interprétations du diable, tentateur sensuel ou rogue, le plus souvent subtil, caressant et secret. Pas ici. Le tentateur de Sokourov (Anton Adasinsky) a un nom et une raison sociale. Prénommé Mauritius, c'est un usurier puant, quoique fort bien vêtu, qui au milieu du groupe des femmes réunies au lavoir, se déshabille sans complexe, laissant apparaître une répugnante anatomie porcine dépourvue de sexe et munie d'une queue de cochon en guise d'anus. Pâle, chuchotant, le diable rendu par Anton Adasinsky n'est pas un magicien ni un illusionniste, mais un complice, un argentier précis à couper le souffle et tordu jusqu'à l'os. De même que les vrais diables du quotidien, ceux des talk-shows du petit écran comme ceux des banques, ce n'est pas lui qui apparaît à Faust, mais bien ce dernier qui va le trouver. Il lui vendra son âme pour un peu de *cash* et d'illusion.

Sokourov, s'il nous emmène dans un labyrinthe de métaphores, nous promène de même, par le biais d'une cinématographie renversante et de mises en scène spectaculaires, dans une felouque d'impressions sensorielles. Coloriste de génie, il a pour chaque scène déterminé les couleurs qui devaient en faire partie, mêlant les mouvements de foule serrés d'un Jérôme Bosch aux chatoiements d'un Monet. Le film baigne dans une lumière couleur de soufre, effet *laterna magica* qui baigne l'histoire d'un sentiment d'immanence. Ce n'est pas un récit linéaire auquel nous avons affaire, mais à l'archétype fondamental du déraillement humain, lequel existe sans distinction de temps ou de lieu. Tout comme le

village de Faust, agglomération typique d'Europe centrale entre le 16^e et le 19^e siècle. Cela pourrait être n'importe où et n'importe quand. Cet effet est étrangement renforcé par de curieuses et subites distorsions d'image, allégories possibles d'une contorsion du temps ou de l'esprit. Peut-être des deux.

Alexandre Sokourov tient, dans tous ses films, à doubler en studio les voix des personnages après le tournage. Faust ne discours pas, il chuchote. Il ne parle pas, il se parle. Il n'est pas lui, il est nous. Il est en nous, il est notre voix dans le crépuscule de l'errance. On ne sait plus, à la fin, qui divague, du docteur ou de nous. Franchement, il dérange !

En allemand, « Faust » signifie « poing ». Tant le poing levé que le poing serré, tant celui du pouvoir que celui de la résistance. Quatrième film d'une quadrilogie consacrée au pouvoir, après les films consacrés à Hitler, Lénine et Hiro Hito, et seul à mettre une scène une œuvre littéraire de fiction, cette dernière œuvre du grand maître du cinéma russe contemporain est à mettre au rang des inclassables. Un peu comme les cristaux traversés de veines d'or obtenus après moult efforts par les alchimistes. Un travail du diable, assurément. Mais le creuset est divin.

■ Russie 2010 — **Durée :** 2h14 — **Réal. :** Alexandre Sokourov — **Scén. :** Alexandre Sokourov, Marina Korenova, Youri Arabov, d'après l'œuvre de Goethe — **Images :** Bruno Delbonnel — **Mont. :** Jörg Hauschild — **Mus. :** Alexander Zlamal — **Dir. art. :** Yelena Zhukova — **Cost. :** Lidiya Kryukoya — **Int. :** Johannes Zeiler (Faust), Anton Adasinsky (usurier), Isolda Dychauk (Margarete), Georg Friedrich (Wagner), Hanna Schygulla (épouse de l'usurier), Antje Lewald (mère de Margarete), Florian Brückner (Valentin), Sigurour Skulason (père de Faust) — **Prod. :** Andrey Sigle — **Dist./Contact :** FunFilm.